

**OR** il arriva qu'un jour, poussé par l'Esprit qui hantait mon âme depuis ma naissance, je conçus le projet de faire de ma vie un vibrant témoignage de l'Évangile, et de mon humble personne le lieu privilégié de la manifestation de ma loyauté envers l'Église une, sainte, catholique, apostolique et aveugle à tout ce qui se passe ailleurs que dans les cieux.

À cette fin, je pris l'engagement de fixer dorénavant mon regard sur les seules choses qui en valaient la peine : mon âme et le règlement. L'atteinte de ces objectifs m'assurerait, à condition que j'aie la générosité de mourir jeune, une place au ciel. Ces prolégomènes bien assimilés, et mes résolutions trempées dans la foi, l'espérance et la charité bien ordonnée qui commence par soi-même, j'étais convaincu que mon âme deviendrait *plus brillante* que l'étoile polaire et *plus connue* que Barabbas dans la Passion.

Quiconque, désormais, fixerait la coupole de la martyrologie chrétienne ne pourrait que remarquer la présence à l'horizon d'un puits de lumière qui, chaque soir, s'illuminerait en même temps que la nuit, avant de parcourir l'ensemble de la voûte céleste pour permettre aux signes zodiacaux de guider l'esprit des voyageurs terrestres en marche vers la *Cité de Dieu* dont saint Augustin nous a entretenus pendant des pages et des pages, ainsi soit-il.

Une telle radiation émergerait de mon esprit libéré de sa gangue charnelle qu'aucun voyageur attentif aux signes inscrits dans le ciel ne pourrait perdre son chemin, comme il en fut jadis pour saint Christophe qui tint sur ses larges épaules un frêle enfant en marche vers lui-même avant de paraître nu aux yeux de l'humanité en prière, le soir de Noël.

Cette révélation se produisit au moment où je reçus avec ferveur, des mains du révérend frère Germain, représentant officiel de notre saint-père le pape, le très saint Habit qui me propulsa, du rang de fidèle condamné à reproduire les faits et gestes de la nature environnante à celui de tout-puissant Esprit capable de se déplacer autant dans le ciel que sur la terre grâce à son corps ressuscité d'entre les morts et ayant, par cela, retrouvé les dons qui avaient été accordés à nos premiers parents, au moment de leur création, mais qu'ils perdirent en route, par la faute d'un serpent.

Cette vision me permit d'embrasser, dans un instant cinématographique, l'ensemble de l'histoire dans laquelle nous nous débattons depuis les tout premiers vagissements du cosmos, jusqu'à la néantisation de la terre par les rayons gamma. Ce sera l'arrivée du moment prédit par l'Apocalypse alors que le Fils de l'Homme, revêtu de toute sa gloire, reviendra d'en dehors des morts et des ténèbres prendre sous son aile les âmes saintes qui auront travaillé à l'Avènement de sa Royauté sur la terre comme aux cieux.

Cette même vision me permit d'entrevoir de quelle façon les humains passeraient de l'âge de pierre à celui de la parousie, un soir d'été, alors que l'humanité se sera faufilée jusqu'à elle-même, grâce aux bons

soins des rêves qui ouvrent nos écluses et rendent caduques toutes les tares qui se sont abattues sur chacun des hommes qui ont passé, passent et passeront, au moment de leur descente du ciel, dans le panier de la cigogne.

À mon réveil, je ne tins pas vraiment compte de ce rêve. Mais voici qu'avec les événements que je m'apprêtais à vivre, toutes ces images remontaient à la surface et venaient s'étendre devant moi au moment solennel du lavement des corps au fond de la douche.

Mais ne jouons pas plus vite que le violon et prenons le temps de respirer, comme disait mon père, passé maître en formules lapidaires, par le nez.

**JE** viens tout juste d'être conduit, grâce à la générosité des Autobus Bourgeois de Victoriaville, jusqu'au mont Thabor où s'élève le monastère dans lequel, complètement à l'abri des fléaux qui assaillent l'ensemble des hommes en marche vers leur perdition, je poursuivrai, moi, l'élu choisi par la grâce de Dieu et le bon vouloir de ma mère, le grand rêve de la divinité : rendre chacun semblable à lui-même et tous semblables au Père dans le sein duquel nous devons nous perdre avant de nous retrouver, entièrement démunis, au milieu du néant. C'est dire que la modestie et l'humilité seront dorénavant les vertus à la pratique desquelles je m'adonnerai avec ferveur quotidiennement. Il ne devra rester, dans mon existence, aucune place pour mes désirs, ni pour mes pensées, ni pour quoi que ce soit émanant de ma personne ou y reconduisant. À cette fin, je devrai procéder à un lavement majeur de mes facultés autant mentales que physiques, étendre sur la corde raide l'ardeur de mes passions afin de confier au vent de l'Esprit le soin de les purifier.

Mes premières impressions, au sortir de l'autobus, sont on ne peut plus terre à terre. Je suis d'abord frappé par le couvent lui-même, austère, nu, sans charisme et sans prérogatives. Aucun arbre ne vient adoucir cette austérité muette qui impose sa lourdeur à tous

ceux qui, bientôt, vont établir ici leur demeure, pour un an. Les futurs profès devront, durant ce laps de temps, anéantir leur chair, lui imposer une discipline qui purifiera leur âme en lui permettant d'oublier les tracasseries du siècle pour se tourner résolument vers les saintes obsessions qui hantent les élus ayant franchi la barrière leur permettant d'accéder à l'éternité : *Saint, saint, saint, est le Seigneur au plus haut des cieux et paix sur la terre à ceux qui sont vaincus.*

Si mon regard agressé par cette vision tente de s'apaiser en se tournant vers la plaine qui s'allonge à mes pieds, rien d'exaltant ne peut lui permettre de vibrer au diapason de l'euphorie qui s'est installée dans mon for intérieur depuis que je me sais choisi par le Christ pour répandre son Odeur parmi les hommes. J'ai beau scruter les environs afin de trouver quelque justification à la joie qui m'habite, je ne vois rien d'autre que la petite gare de Champigny, frileusement sise au bord d'une voie ferrée sur laquelle ne s'aventurent que de rares trains qui s'immobilisent à peine devant ladite gare, avant de continuer un voyage qui semble ne mener nulle part.

Juste à côté du chemin de fer s'allonge un autre chemin, en asphalte celui-là, sur lequel défilent quelques voitures dans lesquelles j'entrevois à peine les passagers, des mondains tellement obsédés par leurs occupations profanes, qu'aucun d'eux ne prend le temps de s'arrêter devant la croix plantée tout près. À l'intersection des deux routes se dresse, l'*Hôtel des Quatre Chemins* dans lequel il se commet des péchés dont on peut facilement deviner l'ampleur et la gravité. C'est pourquoi la communauté, fréquemment

réunie autour de la sainte eucharistie, priera avec ferveur pour obtenir la faveur que les propriétaires de cette occasion prochaine de péchés se convertissent, ou même, dans le cas d'un refus de leur part, que les flammes de l'enfer anéantissent cette « barbotte » dans laquelle déambulent, ainsi qu'il a été donné au frère Lorenzo de le constater grâce à sa « longue vue », des femmes presque nues et des hommes suant de désir et bavant de passion.

Je prendrai conscience du pouvoir de l'Esprit sur les forces du mal le matin où, après m'être réveillé, je constaterai la disparition de l'hôtel qui, durant la nuit, aura été la proie des flammes. La communauté tout entière, réunie à la chapelle pour les exercices spirituels d'usage, rendra grâce au Seigneur d'avoir permis qu'encore une fois, les forces du bien l'emportent, d'une façon exemplaire, sur les forces du mal.

Tous ces événements auront lieu plus tard dans l'année, au moment où, lancé à fond de train dans la conquête de mon cinquième degré d'humilité, je n'aurai quasi plus conscience de mon existence terrestre, ni de mon enracinement dans l'humus commun dont mon corps a été pétri avant que l'Esprit ne l'anime par le pouvoir créateur de son souffle divin.

**Si** je concentre ma vision sur la nature qui entoure immédiatement la monastère, je constate qu'il s'agit d'une nature comprimée sur elle-même, ne réussissant plus à s'exprimer, *l'immensité, les cieux, les monts, la plaine* ayant été envahis par des travaux d'aménagements dont le seul but semble être d'éloigner le plus possible la vie sauvage et les grands espaces pour les remplacer par des murs et des allées rectilignes plus propices à la méditation sur les fins dernières et le maintien de l'état de dépendance de ceux qui les emprunteront. Cette constatation marque le début de ma formation, parce qu'elle me permet de prendre conscience que la spontanéité et l'irréflexion qui, trop souvent envahissent mes actes et mes pensées, doivent désormais être soumises à une ascèse qui réduira au minimum toute expression de mes sentiments, hormis ceux reliés à la prise de conscience de ma misère et mon indignité en imposant sa loi sur l'ensemble de mes faits et gestes.

De la retenue, de la pondération, de l'abaissement jusqu'à la disparition du sujet dans les marges de la vie monastique. Et vive l'exaltation qui s'empare de celui qui, tout à coup, pour plaire à ses formateurs et assurer son salut éternel, accepte de devenir frêle enfant au milieu des adultes et grand naïf entouré d'in-crédules.

LE coup de sifflet lancé par celui à qui sera confié le soin de transformer en saints les pécheurs que nous sommes tous, me ramène à la valise que je suis invité à transporter. Ce que j'exécute avec la promptitude de celui dont le but principal de l'existence sera désormais d'adopter un comportement conforme aux attentes de ses supérieurs.

L'exécution de cette corvée me permet d'apprivoiser les lieux qui auront l'honneur d'assister à la transformation de mon être durant l'année que je m'appête à vivre. Le couvent est en pleine construction. Cette évidence me saute aux yeux au moment où, voulant emprunter l'escalier qui permet d'accéder à la salle des valises, je dois, à trois reprises, jouer d'équilibre pour atteindre le palier supérieur. Des fils pendent ici et là, et plusieurs cloisons ont été temporairement remplacées par des rideaux. Il nous incombera, malgré tous les obstacles qui se dresseront sur le chemin de notre apprentissage de la vie mystique, de donner une âme à cette masse anonyme érigée par les bons soins de nos supérieurs *visionnaires* qui, obéissant aux impératifs de l'Esprit, ont érigé cet édifice pour qu'il serve autant de phare que de bouée à toutes les générations qui se succéderont dans les flancs de ce navire qui voguera sur *l'Océan des âges* jusqu'aux rivages de l'Éternité.



J'atteins finalement le palier sur lequel est située la salle de rangement. Après avoir déposé ma valise dans l'espace prévu par la règle, je descends à la salle de conférence où nous attend le frère Jean-Blaise, responsable de nos activités physiques. Sa tâche principale consistera à nous aider à maîtriser notre corps afin qu'il soit toujours docile et soumis aux inspirations de la grâce de même qu'aux désirs de nos supérieurs, canaux ordinairement empruntés par la grâce pour nous parvenir. Le robuste frère nous explique également que nous devons, compte tenu des circonstances, nous contenter du minimum et accepter de bon cœur l'état des lieux qui entourent le monastère.

Je comprends vraiment ses propos au moment où s'ouvre la porte donnant sur «l'extérieur». Le sol est dans un tel état d'humidité et de boue que le désir que nous pourrions avoir de nous adonner à l'exercice physique sera souvent réduit à sa plus simple expression : une marche dans la grange momentanément transformée en préau. Mais mon désir de sainteté n'est en rien rebuté par cet amas de glaise vaseuse sur laquelle on ne peut se déplacer qu'avec difficulté, surtout les jours de pluie ou d'intense humidité.

Comme tous ceux qui m'accompagnent, je ne me permets pas de critiquer la situation. Bien au contraire, ce retour aux sources galvanise mon désir d'accéder aux strates supérieures de la vie monastique. Ce ne sont pas quelques centimètres de glaise délayée qui réussiront à faire dévier de son objectif mon âme assoiffée de salut et mon esprit déjà tendu comme un arc prêt à s'envoler vers la cible que son maître lui indiquera. Je mets donc les pieds dans ce limon gélati-

neux, et entreprends de me déplacer malgré l'épaisseur de cette purée originelle qui me permet d'effectuer un véritable retour aux sources, sans me soucier de la conséquence de cet acte sur mes vêtements.

J'éprouve bien un certain malaise à me déplacer sur cette étendue gluante, mais je ravale mes impressions avant même que ma conscience n'ait eu le temps de se les approprier. Mon instinct de survie a vite compris qu'il y a là une occasion particulièrement éloquente de me faire remarquer par le surveillant chargé de noter de quelle façon chaque novice va passer à travers cette épreuve, afin d'en faire rapport aux autorités. Galvanisé par cette perception prémonitoire de la situation, je vogue sur cette mer boueuse avec autant de grâce et d'élégance que le Christ marchant sur les eaux du lac de Tibériade, afin de manifester à tous l'authenticité de ma vocation et l'ampleur de ma bonne volonté.

**JE** me rends ensuite à la chapelle pour rencontrer le Seigneur et le remercier d'avoir permis à l'Institut de lui ériger sur les hauteurs de mont Thabor, ce temple dans lequel seront formées les âmes de ceux qu'il a choisis, du fond de son immense sagesse, pour le servir en ce monde et être heureux avec lui, dans le ciel, pendant toute l'éternité.

La cérémonie à laquelle les novices sont conviés débute, comme il se doit, par le chant du *Magnificat* durant l'exécution duquel je laisse libre cours à mon âme qui s'élève lentement au-dessus de mon corps. Elle se maintient dans cette position pendant toute l'exécution du cantique inspiré à la Vierge Marie par son divin époux qui avait fécondé autant son corps que son âme, grâce aux assiduités de l'archange Gabriel.

Puis la communauté entonne le chant des psaumes exécuté selon la modulation imposée par le grand pape Grégoire et régulièrement époussetée par les bons pères bénédictins qui s'y consacrent de laudes à none. Je m'unis avec ferveur à l'élan élégiaque qui remplit la chapelle d'une atmosphère particulièrement propice aux songes.

Les miens sont malheureusement de courte durée parce ma faculté d'émerveillement s'étiole au fond d'une blessure originelle qui refuse de se cicatriser.

Très souvent, un grand ennui m'enveloppe dans sa chape de plomb, et je deviens complètement sourd à tout ce qui se passe autour de moi. Je n'émerge de cette catatonie qu'aux prix d'efforts louables que je m'inflige pour ne pas être envahi par l'angoisse d'être damné qui m'accompagne depuis ma plus tendre enfance au milieu des pleurs de ma mère et des soupirs de mon père écrasé par la perspective d'avoir une bouche de plus à nourrir.

*Le Seigneur est mon berger* proclame le célébrant, *en latin*, afin de rendre plus mystérieux les mots empruntés à David qui les chantait en s'accompagnant à la harpe. Comme aucun d'entre nous ne sait jouer de cet instrument, il faut nous contenter de l'harmonium qui s'époumone en arrière de la chapelle, dans l'enclos prévu à cet effet. Mais cette sobriété a l'avantage de créer une austérité propice à la louange dans laquelle je me laisse descendre jusqu'à la fin des vêpres, dont j'ai découvert l'existence au moment de mon entrée *en religion*.

Avant mon insertion dans la vie ecclésiastique par la porte de service que sont les monastères des révérends frères considérés, par messieurs les abbés, comme les plus ratés des serviteurs de Dieu, je connaissais plusieurs aspects des cérémonies religieuses imposées par l'Église catholique : confession, messe, heure sainte, chemin de croix, mais pas les vêpres.

Leur découverte n'eut pas chez moi l'effet d'une révélation ; plutôt d'un pieux pensum auquel on se soumet parce qu'il est impossible de faire autrement, sous peine d'être exclus des saints ordres. Avec le temps, cependant, les choses s'améliorent. J'appri-

voise, peu à peu, cette façon de me discipliner tout en travaillant au salut de mon âme, même si je leur préférerai, durant de nombreuses années, l'exercice physique qui me permettra d'abaisser mon niveau d'angoisse tout en pratiquant la vertu d'humilité parce que, à cette époque, je n'excelsais dans aucun sport.

La cérémonie tirant à sa fin, le célébrant lève les bras au ciel et congédie la communauté, dont les novices. qui ne se font pas prier pour descendre au réfectoire où les attend un repas sobre, mais consistant, ainsi que le stipule la *sainte règle* qui, désormais, doit servir d'étalon à ma conduite. Le révérend frère Gaston, mon futur guide spirituel, prend place derrière la table qui s'étend le long du mur, entouré de ses principaux acolytes, dont le frère Valère, qui sera chargé de nous présenter les différents épisodes du peuple de Dieu en marche vers la terre promise, et le frère Louis-Raoul qui, en cours de vie, se découvrira une vocation pour la prêtrise, et troquera son scapulaire pour un bréviaire. Mais au moment où commence cette année qui sera remplie de rebondissements imprévisibles, il a encore son scapulaire bien attaché autour du cou, et se tient les yeux généralement fermés pour ne pas couper le cordon d'argent qui l'unit à la très sainte et très adorable volonté de Dieu dont il nous entretiendra, à de multiples reprises, durant les cours de préparation à la sainteté qu'il nous dispensera quotidiennement au cours de la prochaine année, excepté les dimanches alors qu'il sera remplacé, dans ce rôle, par monsieur le chapelain.

Quant aux novices eux-mêmes, ils sont regroupés, autour des tables qui leur sont réservées, selon un ordre

connu du seul frère Gaston, qui a tenté de placer chacun de façon à ce que puissent naître, au cours des brèves conversations permises par la règle, des échanges spirituels intenses et des entretiens gais et remplis de bonne humeur, mais exempts de trivialité et d'insignifiance. Je n'interroge pas plus cette façon de procéder que je n'interroge n'importe quelle autre coutume ou loi à laquelle je dois dorénavant obéir si je veux être considéré par mes supérieurs comme un sujet d'élite, sur l'aveuglement de qui on peut toujours compter.

D'ailleurs, je sais par instinct (et toute cette belle année consacrée au jeûne, à la prière et à l'aliénation de ma personnalité me confirmera qu'il en est bien ainsi) que, quelle que soit la personne à côté de laquelle le hasard me placera, je me retrouverai toujours seul sur ma chaise et dans mon âme, parce que c'est mon karma et qu'on ne peut rien contre les plans de la Providence sur nos vies.

N'est-il pas écrit dans le ciel (chaque jour qui passe me confirme cette intuition) que je serai seul avec mes désirs jusqu'à la fin de mon temps qui finira par arriver, même si je ne le crois pas encore, les ardeurs de ma chair étant trop omnipotentes pour permettre à mon esprit de se faire entendre par mon âme toujours un peu confuse, malgré les prières qu'elle doit réciter chaque jour pour obtenir la faveur d'être considérée par toute la communauté des frères réunis à l'oratoire comme celle d'un novice fervent et d'un futur bienheureux à qui ne manquera que la canonisation, pour officialiser la rumeur de la sainteté de sa conduite ?

Un tel miracle ne se produira qu'en rêve, lieu fréquenté par les âmes abandonnées qui n'ont pas eu

la chance de croiser de miroir au fond duquel il leur serait possible de reconnaître leur véritable identité. Ces mêmes rêves m'apprirent cependant que je flottais quelque part entre moi-même et moi, qu'il me faudrait traverser beaucoup d'épreuves avant de recevoir la grâce de me rencontrer, ne fût-ce qu'au fond de la mort qui unifie tous les humains pour en faire un grand corps de gloire qui continuera à tourner autour de l'Apex jusqu'à la fin des temps.

**MON** entrée au noviciat n'exige, de ma part, aucune qualité particulière, surtout pas de goût prononcé pour l'autonomie. Je dois, bien au contraire, me tenir coi au milieu de tous. La chose m'est relativement facile. Je suis déjà passé maître dans l'art de cacher mes sentiments et de manger mes émotions. Il a bien fallu m'y résigner. Chaque fois que j'ai accepté d'être envahi par eux, je me suis mis à pleurer par en dedans sans vraiment savoir pourquoi, sinon que je me sens triste à en mourir, et plus seul qu'un épouvantail au milieu d'un champ de blé d'Inde.

De plus, j'ignore totalement qui je suis, n'ayant jamais eu la chance de rencontrer un miroir qui accepte de me renvoyer mon image sans la déformer. Qu'à cela ne tienne, je laisse à mes supérieurs le soin d'approfondir cette confusion en me dictant les gestes à poser pour permettre au *nouvel homme* en moi, de s'ériger sur les ruines de cet inconnu qui a bien failli naître un jour, mais à qui il a manqué un supplément d'âme pour accéder à ce qu'il est.

Rien de tout cela n'est clairement inscrit sur les tableaux de ma conscience au moment où je quitte la chapelle pour me rendre au *réfectoire*. Le chant des vêpres m'a ouvert l'appétit et je laisse mon corps suivre le troupeau sans lui demander de compte. Je prends